

Zeitschrift: Revue internationale d'apiculture
Herausgeber: Edouard Bertrand
Band: 23 (1901)
Heft: 6

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE INTERNATIONALE

D'APICULTURE

Adresser toutes les communications à M. Ed. BERTRAND, Nyon, Suisse.

TOME XXIII

N° 6

JUIN 1901

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

JUILLET

La première récolte a été assez bonne dans les plaines des cantons de Vaud, de Fribourg et de Genève (où il n'y a pas eu de seconde récolte en 1900), faible ou nulle au Valais, à Neuchâtel et au Jura (où l'hivernage a été moins bon et où les ruches n'étaient pas prêtes à temps). Ainsi la ruche sur balance à Courtilles indique pour le mois de mai une augmentation de 59 kil. 200 gr., tandis que celle d'Ecône, en Valais, à la même altitude, n'accuse que 1650 gr. et que les stations du Jura n'ont que des diminutions à noter. Et maintenant que nos colonies se sont fortifiées, le temps est si mauvais qu'aucune abeille n'ose sortir; ce matin (19 juin) le thermomètre marquait 5° C. et les hauteurs sont blanches de neige. Triste perspective pour les vigneron, comme pour nous, apiculteurs!

Les essaims ont été rares partout; un collègue nous écrit que dans sa région il n'y en a pas eu un seul. Il n'y a donc pas eu de renouvellement de reines et dans les ruchers où on laisse aller les choses on aura au printemps beaucoup de vieilles mères et des ruches faibles ou orphelines. Heureusement, les abeilles procèdent souvent elles-mêmes à un remplacement, pas toujours cependant, et il est nécessaire que l'apiculteur ait l'œil ouvert et fasse une revue sérieuse de ses ruches. Ces reines, dont la ponte défectueuse présente partout des lacunes, et qui se traînent péniblement sur les rayons, devraient maintenant être remplacées; celui qui ne veut ou ne peut pas en élever comme nous l'avons décrit dans le numéro de février, doit se les procurer ailleurs et il est bon de s'y prendre à temps pour qu'elles puissent encore créer des populations vigoureuses avant l'hiver. Si on veut avoir des ruches fortes au printemps on doit élever les abeilles en août déjà. Ce n'est pas en remplaçant les vieilles reines en septembre ou octobre qu'on arrivera à un résultat satisfaisant. Procurez-vous donc de bonnes jeunes reines, soit en les achetant d'un bon fournisseur, soit en les élevant vous-mêmes en juillet, pour

qu'en août elles puissent vous former encore une bonne génération qui sera le plus sûr garant d'une réussite au printemps prochain.

Dans les contrées qui ont une seconde récolte, les débutants, qui souvent manquent d'une bonne provision de rayons, profiteront pour en faire bâtir sur feuilles gaufrées. On peut hâter ce travail si, comme M. Ruffy le pratique, on donne aux abeilles les opercules provenant de l'extraction du miel ; on forme avec ces résidus des boules, sans serrer fortement la cire, et on les pose sur les hausses, en laissant naturellement un petit passage. Les abeilles, attirées par l'odeur du miel, absorbent en même temps la cire, qu'elles emploient pour leurs constructions ; en peu de temps ces boules sont consommées.

Comme il n'y aura pas grande abondance de miel cette année, cet article sera de nouveau un peu plus demandé ; ne vendez donc pas à vil prix.

Belmont, le 20 juin 1901.

ULR. GUBLER.

L'APICULTURE NOUVELLE

J'ai reçu dernièrement les trois premiers numéros d'un journal intitulé : *L'apiculture nouvelle*, publié par M. Alcide Teynac, d'Espiet (Gironde).

Dans ce journal, l'auteur annonce que ses découvertes doivent faire une révolution dans la culture des abeilles.

Il emploie la ruche Dadant-Blatt, qu'il a modifiée de manière à pouvoir la tourner pour placer ses cadres verticalement pendant les mois d'hiver, car il prétend que les abeilles hivernent mieux dans des cadres hauts que dans des cadres bas.

Il ajoute numéro de janvier, page 81 :

M. Dadant habite un pays plus chaud que celui habité par M. de Layens et par ce fait le premier hiverne plus facilement ses abeilles que ne le faisait le second. Il en résulte que M. Dadant a moins à s'inquiéter que M. de Layens de l'hivernage. Si donc l'Américain a fait choix d'un cadre bas, c'est parce qu'il a remarqué que le meilleur miel était celui que les abeilles emmagasinent dans le haut des rayons. Partant de ce principe, il a compris que le miel à extraire, c'est-à-dire la part qui revient à l'apiculteur, devait être prélevé dans cette partie et, par conséquent, séparé du couvain et des vivres nécessaires à la colonie ; à cet effet, il ajoute un petit cadre sur le grand et ne soumet ainsi à la force centrifuge de l'extracteur que les petits, dont l'ensemble forme le grenier à miel. Tandis que M. de Layens, qui avait à garantir ses abeilles des rigueurs de la saison hivernale, a pensé avant tout aux bonnes dispositions qu'il fallait donner à toutes les ruches pour qu'elles réalisassent les conditions hygiéniques que réclamait pendant l'hiver la vie délicate des insectes à miel. S'appuyant sur le fait que l'air

chaud, plus léger que l'air froid, s'élève vers le sommet de tout appartement dans lequel il y a dégagement de chaleur ; que plus le plafond est élevé du sol, plus épaisse est la couche d'atmosphère chaude, il créa ainsi sa ruche à cadres plus hauts que larges.

Je désire rectifier cette idée que l'hiver est plus chaud dans l'Illinois, que j'habite, qu'en France.

Quand je suis venu aux Etats-Unis, en 1863, j'ai quitté la France le 1^{er} avril. On voyait déjà partout la sève du printemps développer les bourgeons des arbres et verdir les campagnes. En passant près des bords de l'Islande, j'ai admiré ses coteaux si verts qu'ils lui ont valu le nom d'Esmeralda (Emeraude), et je pensais qu'en arrivant à New-York, qui est au 40^{me} degré de latitude, tandis que l'Islande est au 50^{me}, je trouverais la végétation printanière bien développée.

Aussi quel fut mon étonnement quand, en approchant des rives des Etats-Unis, je vis toute la campagne aussi triste qu'au milieu de l'hiver, et nous étions au 15 avril. On voyait par-ci par-là des tas de neige qui n'étaient pas encore fondus, et dans quelques rues étroites de la ville de New-York je vis des amas de neige si hauts que les voitures ne pouvaient y passer.

J'eus bientôt l'explication de ce retard du printemps dans les Etats de l'est de l'Amérique du Nord.

Il y a, dans l'Atlantique, un courant qui descend du pôle nord et longe le Canada et les Etats-Unis. Ce large courant d'eau froide transporte des montagnes de glace que les bateaux transatlantiques ont grand soin d'éviter ; ce courant refroidit l'est des Etats-Unis. Un autre courant, partant du sud, traverse l'Océan Pacifique et passe avec ses eaux chaudes le long de la Californie, pour se rendre au pôle nord. De sorte que les hivers qui sont rigoureux et longs à New-York sont courts et chauds à San-Francisco.

Il en est de même pour l'Europe. Un courant venant de l'Amérique du Sud traverse l'Atlantique, suit les rives de la France et de l'Islande, rendant moins froids et moins longs les hivers de ces deux contrées.

Comme l'Illinois, est deux fois moins éloigné de l'Atlantique que du Pacifique, les hivers sont plus froids que ceux des pays rapprochés de la Californie et plus froids aussi que ceux de la France.

Quand j'étais collégien, il n'y avait pas au collège, dans les classes au-dessus de la sixième, de fourneaux pour les échauffer l'hiver. En 1828 le froid descendit à 18° au-dessous de zéro. Pendant deux jours il nous fut impossible d'écrire dans la classe, l'encre gelait dans nos plumes. On a placé des fourneaux dans toutes les classes depuis cette année-là. Ce bas degré de froid était si extraordinaire qu'on a inscrit sur le thermomètre de la ville la date de 1828 vis-à-vis du degré — 18.

Eh ! bien, ici, dans l'Illinois, quand le thermomètre en hiver ne descend pas au-dessous de zéro Fahrenheit, degré qui est équivalent à -18° C., on trouve que l'hiver a été doux ; car il est rare qu'il ne descende pas à 25° et même à 30° ou 35° au-dessous de zéro.

Non seulement, dans l'Illinois l'hiver est froid, mais il est long ; j'ai vu du maïs gelé dans les champs et les arbres perdant leurs feuilles par suite de gelées à la fin du mois d'août. En France je pouvais cueillir des fleurs de violette dès la fin de février ; ici elles ne fleurissent pas avant la fin de mars.

Ainsi donc, puisque les abeilles hivernent très bien dans l'Illinois dans des ruches à cadres bas — et toutes les ruches aux Etats-Unis ou presque toutes sont à cadres bas, la plupart même à cadres plus bas que le Dadant-Blatt — je ne vois aucune nécessité de mettre la ruche sur un de ses bouts, comme le fait M. A. Teynac, pour que les cadres horizontaux deviennent verticaux.

J'ai, du reste, essayé les deux formes, cadres hauts et cadres bas, non pas comme le fait M. Teynac sur deux ruches de chaque sorte, mais pendant des années sur 25 à 40 ruches de chaque sorte dans le même rucher, car, selon mes idées, une expérience sur deux ou trois ruches pendant une ou deux saisons ne suffit pas pour démontrer la supériorité d'un système sur un autre.

Quand je suis venu aux Etats-Unis j'en'avais jamais vu de ruches à rayons plus larges que hauts. Toutes les ruches en paille, alors en usage, comme aussi la ruche Debeauvoys, étaient plus hautes que larges, aussi je fus très étonné quand je vis qu'on vantait les ruches Langstroth et Quinby dont les cadres sont bas.

Désirant connaître les méthodes américaines, je voulais acheter un livre sur l'apiculture. On en avait alors déjà publié trois, celui de Langstroth, qui coûtait dix francs, celui de Quinby, sept francs cinquante et celui de King, qui ne coûtait que deux francs cinquante. Ma bourse ne me permettait pas d'acheter un des deux premiers, je me contentai du troisième, celui de King, et je fus heureux de voir que l'auteur était partisan des cadres de 0,33 m sur 0,33. Ses ruches contenaient 10 cadres. J'avais assez étudié les abeilles pour savoir que les grandes ruches donnent de meilleurs résultats que les petites, aussi je fis des ruches King à 14 cadres. J'en ai encore une quarantaine dans le rucher qui est devant notre habitation. Je les couvrais de hausses de surplus à cadres de 0,33 m sur environ 0,15 de hauteur, et je vendais mon miel en rayon dans ces cadres.

L'emploi de l'extracteur et des sections n'était pas encore en usage.

Les résultats obtenus avec ces ruches à cadres carrés étaient si beaux que je décrivis dans le *Journal des Fermes et des Châteaux* de Paris, en 1870, cette ruche que je nommais ma ruche de prédilection.

Le produit de mon rucher m'ayant mis à même d'acheter les livres de Langstroth et de Quinby, j'essayai leurs ruches à rayons bas comparativement avec ma ruche King, non sur une ou deux ruches, mais sur 25 ou 30 de chaque sorte, et je reconnus que la meilleure des trois était la ruche Quinby. Aussi, dans mon *Petit Cours d'Apiculture pratique*, publié en 1874, je déclarais qu'après essais comparatifs sérieux je considérais la ruche Quinby comme supérieure à ma ruche de prédilection, parce que le couvain s'y développait mieux au printemps et parce que les abeilles montaient plus tôt dans les hausses de surplus.

L'emploi de l'extracteur vint encore ajouter à l'avantage des rayons bas. Dans une ruche à rayons hauts, les abeilles ayant à leur portée dans les cadres un espace au-dessus du couvain pour y loger leur récolte, ne se pressent pas de monter dans les hausses, préférant remplir les rayons de la chambre à couvain. Cet inconvénient, faible pour les ruches à cadres carrés, existe surtout lorsque les rayons sont plus hauts que ne le sont les cadres carrés, comme dans la Layens. Aussi ne met-on aucune hausse de surplus sur ces ruches, dont le nombre des cadres est augmenté à vingt et même plus.

Dans son journal, M. A. Teynac, signale le défaut de la Layens, dont le miel extrait est moins beau que celui qu'on obtient dans les cadres de surplus, du pollen s'y trouvant quelquefois mêlé. Mais j'ai constaté d'autres avantages dans les ruches basses.

Quand nous voulons extraire le miel des hausses de surplus, nous les enlevons en bloc, après avoir lancé un peu de fumée dans la ruche, et nous couvrons celle-ci d'un plafond muni d'un chasse-abeeilles, sur lequel nous remplaçons la hausse ou les hausses. Six heures après, les hausses sont débarrassées de toutes les abeilles. Nous les enlevons sans toucher au plafond et nous les portons dans la chambre où est l'extracteur. Nous extrayons le miel, nous remplaçons les cadres vides dans les hausses, que nous empilons ; car pour éviter l'excitation des abeilles, nous ne les rapportons au rucher que le soir. Nous enlevons le plafond qui porte le chasse-abeeilles et remettons les hausses à leur place sur la ruche, sans avoir le moins du monde excité les abeilles, ni donné aux pillardes le moindre désir, ni la moindre chance d'entrer dans la ruche.

Tout ce travail d'enlever les hausses à rayons pleins et de les remplacer quand ils sont vides n'a pas duré autant de temps qu'il n'en a fallu pour le décrire.

Quand on opère sur des ruches à rayons hauts et sans hausses de surplus, c'est-à-dire dont toute la récolte a été logée dans les rayons du bas, c'est bien autre chose.

Il faut enfumer la ruche, lever chaque rayon, l'examiner pour voir s'il est assez garni de miel pour le vider, le secouer, si on a des

abeilles communes, le brosser si ce sont des italiennes, le placer dans une boîte qui reçoit tous les rayons à extraire, puis quand les rayons ont été passés à l'extracteur, les rapporter au rucher, les replacer l'un après l'autre dans la ruche. Non seulement ce travail est long, mais les rayons sortis et rapportés englués de miel attirent les pillardes. En outre l'extraction pratiquée sur un grand rayon l'expose à être brisé pendant le mouvement rapide qu'elle exige ; tandis qu'avec nos rayons de surplus de 15 centimètres de haut, aucun accident pareil n'arrive jamais.

Avec nos ruches à rayons de surplus, il n'y a aucune excitation dans la ruche, ni durant l'extraction, ni après ; tandis que, quand l'extraction se fait sur les rayons du bas, l'excitation des abeilles se produit dès la récolte de la première ruche. Si on ajoute aux inconvénients que je viens de signaler la plus grande rapidité avec laquelle se fait le travail, on n'hésitera pas à adopter les ruches à rayons bas.

Nous n'extrayons jamais de miel de la chambre à couvain. Quand nous préparons nos ruches pour l'hiver, nous prenons quelques rayons à celles qui ont trop de miel et les échangeons contre ceux de colonies qui nous semblent n'en pas avoir assez. Par cette méthode, il est rare que toutes nos colonies n'aient pas assez de miel pour atteindre le printemps.

Nous faisons encore les mêmes échanges au printemps, à moins que nous ne trouvions pas assez de miel dans les colonies riches pour en donner aux pauvres. En ce cas nous nourrissons ces dernières.

On dira peut-être que par notre méthode de ne pas extraire de miel du corps de ruche, on ne profite pas de toute la récolte des abeilles, puisqu'il arrive parfois qu'on leur laisse trop de miel. A cela, je répondrai que les abeilles ne gaspillent pas leurs provisions, et que le miel qu'on leur laisse dans une année féconde est toujours là prêt à rapporter, dans une année de disette qui peut venir, plus d'argent à l'apiculteur qu'il ne perd en intérêts sur la valeur confiée aux abeilles.

Ch. DADANT.

SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Ouvrages nouveaux pour la Bibliothèque

DELLA ROCCA. — Traité complet sur les abeilles. — Paris, 1790 (3 volumes).

MÆTERLINCK, MAURICE. — La Vie des Abeilles. — Paris, 1901.

RAUSCHENFELS, A. DE'. — L'Ape e la sua Coltivazione nell'Arnia verticale e nell'orizzontale a Soffitta e Fondo mobile, l'Abeille et sa Culture en Ruches verticales et en Ruches horizontales à plancher et plafond mobiles. — Milan, 1901. (Voir *Revue* de mai, p. 99). — Offert par Ed. Bertrand.

RAUSCHENFELS, A. DE'. — Atlante di Apicoltura, Atlas d'Apiculture, Anatomie, Histologie, Pathologie et Parasitologie de l'abeille. 30 planches coloriées, dessinées par l'ingénieur Clerici. — Milan, 1901. (Voir *Revue* de mai, p. 99). — Offert par Ed. Bertrand.

LA VIE DES ABEILLES

de M. Maurice Mæterlinck

La bibliographie de l'abeille est d'une grande richesse, cependant elle vient de s'augmenter d'une œuvre exceptionnelle et si différente des autres qu'elle n'est assimilable à aucune. Nous voulons parler de la *Vie des Abeilles* de M. Maurice Mæterlinck ⁽¹⁾.

Né à Gand, en 1862, M. Mæterlinck fit ses études de droit et se consacra aux lettres. Dès ses débuts au théâtre, il apparut plein d'originalité, avec un talent vigoureux et sobre à la fois. L'une de ses œuvres dramatiques, la *Princesse Malaine*, enthousiasma à tel point M. P. Mirbeau qu'il lui consacra un article dans le *Figaro*, déclarant que les cinq actes de ce drame étaient supérieurs à n'importe lequel des immortels ouvrages de Shakespeare.

Depuis lors, (1890), la renommée de M. Mæterlinck n'a fait que croître. Ses dernières publications, *Le Trésor des Humbles* et *Sagesse et Destinée* ont achevé ce que *Serres chaudes* et l'admirable traduction de *L'ornement des noces spirituelles de Ruysbræck* avaient commencé. Il est classé parmi les maîtres de la littérature française.

C'est dans la Flandre Zélandaise que M. Mæterlinck apprit à aimer les abeilles. Il y avait là un vieux sage qui mettait tout son bonheur à cultiver son jardin dont le coin le plus aimé était un rucher composé de douze cloches de paille qu'il avait peintes les unes de rose vif, les autres de jaune clair, la plupart d'un bleu tendre. Plus tard, quand il dût habiter Paris, M. Mæterlinck ne craignit pas d'installer une ruche d'observation dans son cabinet de travail. Il assure même que dans le désert de pierre de la grande ville elles récoltent de quoi vivre et prospérer. Et voilà comment nous avons un confrère illustre dont nous ne nous doutions pas, confrère avisé, très attentif, fort au courant de tout ce qui concerne nos bestioles. Il dit (page 4) qu'il croit avoir lu à peu près tout ce qu'on a écrit sur l'abeille. C'est à dire qu'il a apporté à la rédaction de son nouveau livre la même exactitude, la même conscience qu'à celle des précédents. C'est une des caractéristiques de M. Mæterlinck d'aimer tout à la fois l'art et la vérité, d'être un historien évocateur, mais fidèle avant tout.

On conçoit que dans des conditions pareilles la publication de la *Vie des Abeilles* soit un événement extraordinaire pour nous tous. Nous avons notre Virgile.

* * *

(1) Fasquelle, éditeur à Paris. 4 volume in-12 de 311 pages. 3.50.

La *Vie des Abeilles* est un véritable poème en sept Livres, avec une bibliographie.

Dans le premier Livre intitulé *Au seuil du Rucher*, M. Mæterlinck dit qu'il n'a pas l'intention d'écrire un traité d'apiculture. Tous les pays civilisés en possèdent d'excellents qu'il est inutile de refaire. Il signale ceux de Dadant, de Layens et Bonnier, de Edouard Bertrand, de Clément, de Cowan, de Langstroth, etc. et j'imagine que cet hommage mérité a été fort agréable à ceux qui en sont l'objet ; il immortalise leur nom en quelque sorte et leur donne la consécration de l'art.

Ma part, dit M. Mæterlinck, se bornera à présenter les faits d'une manière aussi exacte, mais un peu plus vive, à les mêler de quelques réflexions plus développées et plus libres, à les grouper d'une façon un peu plus harmonieuse qu'on ne le peut faire dans un guide, dans un manuel pratique ou dans une monographie scientifique. Qui aura lu ce livre ne sera pas en état de conduire une ruche mais connaîtra à peu près tout ce qu'on sait de certain, de curieux, de profond et d'intime sur ses habitants.

Son historique est court, mais en relief. Il consacre deux pages superbes à François Huber dont les *Nouvelles Observations* « sont restées le trésor abondant et sûr où vont puiser tous les apidologues ». Il passe en revue tous les progrès réalisés par Dzierzon, Langstroth, Dadant, Cowan, de Layens, de Hruschka, etc., et apprécie les services rendus par le mobilisme de la façon suivante :

En peu d'années, la routine de l'apiculture est rompue. La capacité et la fécondité des ruches sont triplées. De vastes et productifs ruchers se fondent de tous côtés. A partir de ce moment prennent fin l'inutile massacre des cités les plus laborieuses et l'odieuse sélection à rebours qui en était la conséquence. L'homme devient véritablement le maître des abeilles, maître furtif et ignoré, dirigeant tout sans donner d'ordre, et obéi sans être reconnu. Il se substitue aux destins des saisons. Il répare les injustices de l'année. Il réunit les républiques ennemies. Il égalise les richesses. Il augmente ou restreint les naissances. Il règle la fécondité de la reine. Il la détrône et la remplace après un consentement difficile que son habileté extorque d'un peuple qui s'affole au soupçon d'une intervention inconcevable. Il viole pacifiquement, quand il le juge utile, le secret des chambres sacrées et toute la politique retorse et prévoyante du gynécée royal. Il dépouille cinq ou six fois de suite du fruit de leur travail les sœurs du bon couvent infatigable, sans les blesser, sans les décourager et sans les appauvrir. Il proportionne les entrepôts et les greniers de leurs demeures à la moisson de fleurs que le printemps répand, dans sa hâte inégale, au penchant des collines. Il les oblige de réduire le nombre fastueux des amants qui attendent la naissance des princesses. En un mot, il en fait ce qu'il veut et en obtient ce qu'il demande, pourvu que sa demande se soumette à leurs vertus et à leurs lois, car, à travers les volontés du dieu inattendu qui s'est emparé d'elles — trop

vaste pour être discerné et trop étranger pour être compris — elles regardent plus loin que ne regarde ce dieu même, et ne songent qu'à accomplir, dans une abnégation inébranlée, le devoir mystérieux de leur race.

M. Mæterlinck parle ensuite de la cité des abeilles et s'élève à des considérations générales très fines et gracieuses qui sont le prélude des études qui vont suivre.

*
* *

Dans le deuxième Livre l'auteur parle des essaims et dans les Livres suivants il étudie successivement la fondation de la cité, les jeunes reines, le vol nuptial, le massacre des mâles, le progrès de l'espèce. Ces pages défient l'analyse ; il faut les lire et nul ne le regrettera. Le côté technique des questions est toujours traité avec un grand souci de la vérité, puis l'exposition des faits est reprise sous des formes variées, avec un sentiment poétique et philosophique profond. L'auteur cherche à expliquer tout ce qu'il a observé, mais il se défend de vouloir rendre logiques et d'humaniser à l'extrême tous les sentiments de petits êtres si différents de nous (p. 227).

Trop de circonstances, dit-il, nous demeurent inconnues. Pourquoi les montrer plus parfaites qu'elles ne sont, en disant ce qui n'est pas ? Si quelques-uns jugent qu'elles seraient plus intéressantes si elles étaient pareilles à nous-mêmes, c'est qu'ils n'ont pas encore une idée juste de ce qui doit éveiller l'intérêt d'un esprit sincère. Le but de l'observateur n'est pas d'étonner, mais de comprendre, et il est aussi curieux de marquer simplement les lacunes d'une intelligence et tous les indices d'un régime cérébral qui diffère du nôtre, que d'en rapporter des merveilles.

*
* *

J'ai cherché à prendre M. Mæterlinck en flagrant délit d'erreur ; c'était mon devoir, n'est-ce pas, de signaler les fautes après avoir montré les beautés de l'œuvre ? Je n'ai rien trouvé.

Beaucoup diront en voyant la couverture jaune qui habille les œuvres littéraires de notre temps : c'est un roman. Ils se tromperont grandement. C'est une histoire vraie dont le côté touchant, curieux, philosophique est rendu avec une intensité extraordinaire. J'ai lu quelques pages de ce livre à un amateur d'abeilles sans instruction et ce qu'il en a dit vaut d'être noté : « C'est bien ce que je pensais, mais je n'aurais pas su le dire comme ça. » Je le crois aisément. Toujours est-il que M. Mæterlinck a fait une œuvre d'art assez puissante pour émouvoir à tous les degrés de la hiérarchie intellectuelle. Voyez par exemple, son récit de la sortie de l'essaim :

A l'instant que le signal du départ se donne, on dirait que toutes les portes de la ville s'ouvrent en même temps d'une poussée subite et insensée,

et la foule noire s'en évade ou plutôt en jaillit, selon le nombre des ouvertures, en un double, triple ou quadruple jet direct, tendu, vibrant et ininterrompu qui fuse et s'évase aussitôt dans l'espace en un réseau sonore tissu de cent mille ailes exaspérées et transparentes. Pendant quelques minutes, le réseau flotte ainsi au-dessus du rucher dans un prodigieux murmure de soieries diaphanes que mille et mille doigts électrisés déchireraient et recoudraient sans cesse. Il ondule, il hésite, il palpite comme un voile d'allégresse que des mains invisibles soutiendraient dans le ciel où l'on dirait qu'elles le ploient et le déploient depuis les fleurs jusqu'à l'azur, en attendant une arrivée ou un départ auguste. Enfin, l'un des pans se rabat, un autre se relève, les quatre coins, pleins de soleil du radieux manteau qui chante, se rejoignent, et, pareils à l'une de ces nappes intelligentes qui, pour accomplir un souhait, traversent l'horizon dans les contes de fées, il se dirige tout entier et déjà replié, afin de recouvrir la présence sacrée de l'avenir, vers le tilleul, le poirier ou le saule où la reine vient de se fixer comme un clou d'or auquel il accroche une à une ses ondes musicales, et autour duquel il enroule son étoffe de perles tout illuminée d'ailes.

Ensuite le silence renaît; et ce vaste tumulte et ce voile redoutable qui paraissait ourdi d'innombrables menaces, d'innombrables colères, et cette assourdissante grêle d'or qui, toujours en suspens, retentissait sans répit sur tous les objets d'alentour, tout cela se réduit, la minute d'après, à une grosse grappe inoffensive et pacifique, suspendue à une branche d'arbre et formée de milliers de petites baies vivantes, mais immobiles, qui attendent patiemment le retour des éclaireurs partis à la recherche d'un abri.

S'il fallait citer tous les jolis morceaux dignes de devenir classiques et qui le deviendront d'ailleurs, le livre y passerait aux trois quarts. Vraiment M. Mæterlinck a pénétré l'âme de nos chères abeilles plus profondément qu'on n'avait jamais fait et après avoir lu son livre plus d'un apiculteur rêvera longuement à ces descriptions exquises et à ces études de mœurs qui apparaissent troublantes et fantastiques à travers le mirage des mots choisis.

J. CRÉPIEUX-JAMIN.

LA LANGUE DES ABEILLES ET LE TRÉFLE ROUGE

On s'est beaucoup occupé chez nous de la manière d'obtenir des abeilles fortement colorées et quelques éleveurs américains sont arrivés à leur but. Les recherches dans ce sens ont cependant été continuées et même poussées à l'exagération, si bien que nous en sommes venus à désirer que l'Association Nationale des Apiculteurs veuille bien déclarer que les trois bandes jaunes portées par les abeilles italiennes sont le maximum de couleur désirable. — On est arrivé également, par une sélection bien entendue, à augmenter la production du miel et à réduire l'essaimage de moitié, des trois quarts et même des neuf dixièmes.

Tout cela est fort bien. Mais pourquoi si, en se donnant un peu de peine, on a pu arriver en peu d'années à ces excellents résultats, ne cherche-

rait-on pas aussi à obtenir, par un élevage judicieux, des abeilles dont la langue serait assez longue pour pouvoir butiner sur le trèfle rouge ? La Station expérimentale du Michigan publie à ce sujet quelques observations intéressantes. Elle possède une colonie d'abeilles italiennes dont les langues sont d'un tiers plus longues que celles des abeilles noires et d'un cinquième plus longues que la moyenne de celles des abeilles italiennes. Le dessin ci-joint montre cette différence. Le résultat est très encourageant, mais ne pourrait-on pas, en même temps, travailler également à diminuer la longueur de la corolle du trèfle rouge ? Il y aurait là un petit travail intéressant et rémunérateur pour celui qui voudrait se donner la peine d'aller dans les champs et marquer les plantes de trèfle rouge sur lesquelles il constaterait que les abeilles travaillent le plus volontiers. Il faudrait garder la graine de ces plantes, la semer et féconder à la main lors de leur floraison les plantes

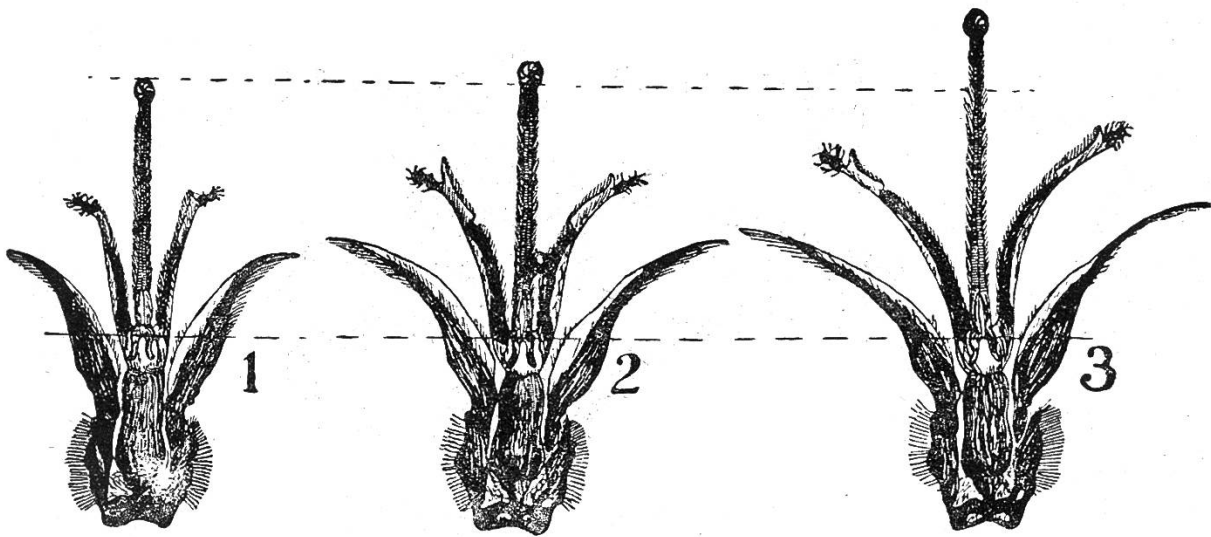


Fig. 2. — LANGUES D'ABEILLES.

provenant de ces semis. On obtiendrait ainsi en quelques années une variété de trèfle rouge dont la fleur serait de moitié moins longue que celle du trèfle rouge ordinaire. On pourrait alors en cultiver pour le marché ; les apiculteurs se jetteront dessus et la vente en sera facile.

Comme il faudra beaucoup de temps avant que cette variété soit répandue partout, il est bon de s'occuper concurremment du rallongement de la langue des abeilles. Chacun peut le faire plus ou moins en élevant de préférence des reines provenant de colonies travaillant volontiers sur le trèfle rouge. Nous avons vu qu'on peut en trouver ; le cas a été cité plusieurs fois dans notre journal. Ces observations ne demande qu'un peu de patience et de persévérance.

Je voyais l'autre jour dans un vieux livre quelques coupes intéressantes de crânes de pigeons dont voici la reproduction. La tête supérieure est celle d'un pigeon sauvage de l'Europe occidentale, la suivante celle d'un pigeon culbutant et celle d'en bas celle d'un pigeon voyageur. Les deux dernières têtes représentent des races provenant du type sauvage représenté au-dessus. L'un possède un bec seulement de la moitié, en longueur, du type pri-

mitif et l'autre, au contraire, est de moitié plus long que celui-ci. La différence est très sensible. Si le bec d'un oiseau peut être ainsi changé par l'homme, pourquoi les langues des abeilles ne pourraient-elles pas l'être aussi ?

Il a été apporté de grands soins au perfectionnement des ruches, des

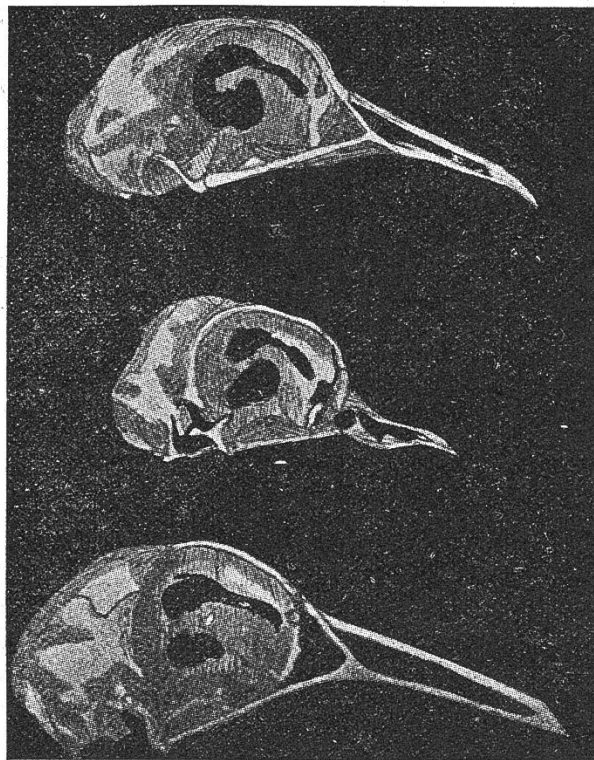


Fig. 3. — CRANES DE PIGEONS.

châssis, des boîtes de surplus, des sections, des cadres, de la cire gaufrée et à tout ce qui contribue à la bonne exploitation des abeilles. Plus de 800 brevets d'invention ont été pris pendant les vingt-sept dernières années seulement pour des perfectionnements dans l'outillage. Il est curieux que l'on pense si peu, comparativement, à faire progresser les abeilles elles-mêmes, sauf pour la question de la couleur. On a bien cherché, pendant ces quarante dernières années, à introduire un certain nombre de nouvelles reines, toutes meilleures les unes que les autres. Je crois qu'il est généralement admis actuellement que les Italiennes sont les meilleures ; cependant quelques apiculteurs préfèrent les abeilles noires ou les noires légèrement mélangées de sang italien. Un de leurs caractères distinctifs est cependant leur variabilité, ainsi que peuvent le certifier tous ceux qui en ont élevé provenant de reines achetées à différentes sources. Les Italiennes importées semblent être une race formée par le climat et la nature et qui ne peut être en rien modifiée par l'homme.

On a cherché constamment à perfectionner les chevaux, les vaches, les moutons, les porcs, les chiens, les volailles et tous les animaux domestiques et l'on serait bien étonné de voir un homme établissant une vacherie

avec tous les perfectionnements modernes, après s'être procuré le meilleur outillage et qui achèterait des vaches sans s'inquiéter de leur race, ni de la quantité de lait qu'elles pourront lui donner.

Pourquoi donc les amateurs d'abeilles se donnent-ils si peu de peine pour améliorer les races, en choisissant d'année en année les meilleures colonies pour en élever des reines, et pourquoi ne prendraient-ils pas le même plaisir à accroître la productivité de leurs abeilles qu'un berger le fait pour ses moutons ou un paysan pour ses vaches.

(*Gleanings in Bee Culture*).

J.-E. CRANE.

INSUCCÈS EN APICULTURE DANS UNE CONTRÉE TRÈS MELLIFÈRE A 1500 MÈTRES D'ALTITUDE

Cher Monsieur

... Permettez-moi de vous faire part de ce que j'ai vu, entendu et observé au sujet de l'apiculture dans le petit endroit du canton de Vaud où j'ai passé l'été dernier.

Arrivées à Corbeyrier le 6 juillet, nous y trouvons un temps très froid et la végétation peu avancée, comme à peu près au mois de mai à Genève, quoique le village ne soit situé qu'à 900 et quelques mètres d'altitude. Néanmoins il a suffi de quelques journées chaudes — qui ne se firent pas attendre longtemps — pour transformer toutes les prairies des alentours en luxueux tapis de fleurs. Jamais nulle part je n'ai vu une telle profusion et une telle variété de plantes fleuries; l'air vous apportait des bouffées de parfums de miel, on sentait que toutes ces innombrables corolles aux mille couleurs étaient remplies de nectar. Quelle pâture pour les abeilles, me disais-je, c'est le paradis des apiculteurs! et me voilà furetant dans le village et les hameaux des alentours pour découvrir les beaux ruchers que je comptais y trouver. Mais figurez-vous mon étonnement quand toutes mes recherches restèrent infructueuses. Deux ruchers d'une vingtaine de toutes petites boîtes et de trois ou quatre Dadant-Blatt, et un rucher-pavillon avec trois petites ruches et une Dadant, c'est tout ce que j'ai pu trouver. Le pavillon si pauvrement peuplé appartient à un ci-devant régent, de vos anciens élèves, donc un homme du métier, un homme qui observe et réfléchit. C'est à lui que je m'adressai pour m'expliquer cette étrange énigme, que dans un pays si rapproché des sociétés d'apiculture qui font tant pour l'enseignement et la propagande de cette industrie, dans un pays si richement pourvu de plantes mellifères, la population néglige à un tel point l'apiculture et que lui-même, l'élève de M. Bertrand, n'obtienne que de si pauvres résultats. Ce monsieur par ses explications n'a fait qu'augmenter ma perplexité; il s'est beaucoup plaint des mauvaises récoltes et m'a assuré que l'apiculture ne rapportait rien du tout et qu'on ne pouvait s'en occuper qu'en amateur. Il voyait la cause de cet étrange phénomène dans la rigueur du climat, les printemps froids et très tardifs qui arrêtent le déve-

loppement des ruchées, ce qui fait que celles-ci — la récolte venue — ne sont jamais en force suffisante pour en profiter. Les autres possesseurs de ruches m'ont dit juste la même chose, ils étaient tous d'accord sur le point que grâce au climat trop rude l'apiculture ne peut prospérer dans le pays, qu'elle n'apporte que des déceptions et des pertes et que toutes les personnes qui en ont essayé se sont vite dégoûtées. Et pourtant ces messieurs vendent leur miel de 2 à 3 francs le kilog.

Vous comprenez, cher maître, qu'une habitante des bords du Volga ne peut pas se laisser convaincre par de tels arguments ; elle ne peut pas croire au climat rigoureux de la vallée du Rhône, aussi Corbeyrier avec ses coteaux fleuris, ses forêts aux clairières rouges d'épilobes et dépourvus d'abeilles, reste pour moi une énigme, dont la solution est plus compliquée que celle qui m'a été proposée par les gens du pays.

Ne pourrait-on pas chercher la cause de cette délicatesse des abeilles suisses, de ce manque de rusticité dans la trop fréquente infusion de sang étranger, dans ce croisement avec les races des pays plus chauds, qui paraît-il a été beaucoup pratiqué en Suisse. Sont-elles encore trouvables les abeilles indigènes pur sang, de la vieille souche, de celles qui depuis des siècles se sont acclimatées aux intempéries des grandes altitudes ? Celles-là ne doivent pas avoir peur des printemps tardifs, ni des brusques changements de température. Il me semble qu'on ne peut expliquer autrement que par la dégénérescence, cette neurasthénie des abeilles qui restent inactives devant les plus beaux prés du monde, sans avoir la force de prendre ces flots de nectar qui leur sont offerts ; si elles n'étaient pas neurasthéniques, ces abeilles, elles finiraient par s'accommoder aux rigueurs du climat. Si les printemps tardifs les empêchent de profiter de la floraison des prairies naturelles, elles pourraient faire de magnifiques provisions sur l'épilobe, dont toutes les clairières des forêts voisines sont couvertes en masse. Mais malgré une grande quantité de cette fleur mellifère par excellence, qui donne le miel le plus blanc qui existe, tout le miel que j'ai pu voir dans ce pays était d'une couleur vert-foncé très peu appétissante, preuve que les abeilles ne vont pas butiner sur l'épilobe.

Peut-être est-ce bien téméraire de ma part de vouloir trouver la cause d'un phénomène que je n'ai pas assez étudié ; aussi suis-je bien loin d'une pareille prétention ; je ne tenais qu'à vous communiquer des faits qui m'ont paru bien étranges, en comparaison de ce que j'ai vu dans mon froid pays. J'avais encore l'idée d'attirer votre attention sur ce beau pays si mellifère, persuadée que je suis, que vous trouverez de bons conseils à donner aux pauvres apiculteurs désappointés et des moyens de relever leur courage.

A propos d'épilobe, j'ai eu le plaisir de trouver dans l'*A B C of Bee Culture*, de Root, la description de cette plante et son appréciation en tout conforme à celle que je vous ai faite. En voici un petit extrait :

« *Willow herb (Epilobium angustifolium)* produit une grande quantité de miel blanc, parfois si peu coloré qu'il est clair et limpide comme de l'eau et d'un parfum tout simplement exquis. » Plus loin M. Hutchinson dit : « C'est le miel le plus blanc et le meilleur que j'aie jamais goûté ; son parfum, bien que très peu prononcé, a cependant une saveur assez aromatique. La qualité de ce miel, sa récolte assurée d'année en année font de

l'épilobe, qui fleurit de suite après le trèfle et le tilleul et dure jusqu'à la gelée, une des plantes mellifères les plus productives. »

Agréer, etc.

O. LEVASCHOF.

Nous serions bien aise d'avoir l'opinion des apiculteurs habitant les contrées élevées comme celle où notre aimable correspondante a eu l'occasion d'observer les faits ci-dessus. Il serait peut-être possible alors de se rendre compte pourquoi l'apiculture est si peu florissante dans des endroits où cependant les plantes mellifères abondent.

RÉPONSE A MONSIEUR MAUPY

Dans cette discussion depuis si longtemps agitée et si peu résolue encore du rapport du miel à la cire, question à laquelle je suis persuadé qu'un échange de vue entre nous fera faire un pas sinon décisif, du moins appréciable, je désirerais donner ici aux objections que j'ai à vous exposer un développement que le cadre de cette revue ne comporte pas.

J'avais adressé en avril à son distingué Directeur un article en ce sens qui m'a été renvoyé et paraîtra dans l'*Apiculteur* de ce mois, faute d'avoir pu trouver place dans la *Revue Internationale*. Un second, en réponse à votre important article sur le rapport miel-cire, est même envoyé comme suite à celui de juin et doit être inséré en août.

Et leurs conclusions est qu'en définitive, après avoir vu les choses bien différemment, notre dissidence ne porte plus réellement que sur une question d'hydratation du nectar.

J'admets, sans en être convaincu, que mon chiffre 1 est trop élevé; quant au chiffre 2, il me paraît se concilier avec la marche spéciale que chacun de nous a suivie pour le déterminer.

Je ne puis donc que vous remercier d'avoir apporté à la solution cherchée des éléments dont je suis le premier à profiter, en exprimant l'espoir que celle du duel ne nous laissera que la satisfaction de l'avoir engagé.

SYLVIAC.

MES DÉBUTS EN APICULTURE

C'est en 1865 que j'ai eu ma première ruche, mais il y avait longtemps que j'aimais les abeilles; à l'âge de 7 ou 8 ans je construisais de très petites ruchettes en terre glaise que je faisais sécher au soleil, puis j'essayais de les peupler au moyen de quelques abeilles recueillies sur les fleurs, je les enfermais pendant quelques jours, pensant leur faire oublier le chemin de leur ancienne demeure. J'avais soin de leur donner un peu de miel dont je me privais moi-même; naturellement, sitôt mises en liberté, mes prisonnières ne rentraient pas et cela me contrariait beaucoup.

Les années suivantes je recueillais dans les prés et les champs de nombreux nids de bourdons mellifères que j'installais dans des sortes de petites ruchettes, et le soir, quand toute la famille était réunie dans sa nouvelle

demeure, je l'enfermais et la rapportais bien précieusement à la maison et l'installais dans un coin du jardin. J'avais souvent pendant l'été une dizaine de colonies de ces bourdons de plusieurs variétés. C'était bien intéressant pour moi de voir ces gros insectes travaillant du matin au soir par les belles journées. La première année j'ai été très contrarié de voir qu'en septembre mes petites colonies avaient perdu au moins la moitié de leurs habitants et qu'en octobre il n'en restait plus.

Devenu grand, je ne pus me contenter de vulgaires bourdons, il me fallait de véritables abeilles. Je demandai à mon père de m'acheter une ruche peuplée, mais comme j'étais encore jeune, ma demande ne fut pas écoutée ; il craignait sans doute la non-réussite. Comment faire ? Je voulais absolument des abeilles, j'eus une idée.

En ce temps-là la foi était vive ; j'avais moi-même une grande confiance dans la prière. Je fis donc une neuvaine et demandais de trouver un essaim. Je promettais secrètement de donner 2 francs pour les pauvres si j'étais exaucé, c'était à la fin de mai 1865. Le 8 juin, je trouve l'essaim tant désiré, mais toujours des obstacles : il était dans le creux d'un arbre ; le lendemain, aidé de mon frère, je fis des ouvertures dans l'arbre et au moyen de fumée je fis sortir l'essaim que j'installais dans une ruche en paille. Il était bien petit, c'était sûrement un essaim secondaire, car la reine était jeune et très vive. Comme il restait peu de fleurs dans la campagne, je donnais souvent un peu de nourriture à mon essaim.

Le dimanche suivant je tins ma promesse et donnai à la sœur des pauvres qui quêtait à la messe les 2 francs promis ; j'avais même barbouillé la pièce de 2 francs pour que la sœur ne sache pas que c'était moi qui l'avais donnée.

L'été de 1865 fut très sec, les abeilles récoltèrent peu de miel, mon essaim était faible et avait peu de miel à l'entrée de l'hiver. Je le rentrai dans une chambre pendant les froids ; il hiverna très bien, les abeilles étaient vigoureuses après l'hiver. Un bourgeois de Chaource ayant beaucoup d'abeilles, voyant à quel point je les aimais, offrit de me remettre six ruches à cheptel. Cela me fit grand plaisir. L'année suivante, en 1867, il m'en remit quatre autres, en tout dix. Au printemps de 1870, il y avait trente ruches, toutes en bonne état, on procéda au partage, le metteur reprit dix ruches, puis on partagea le reste par moitié, j'étais donc propriétaire de dix ruches, j'étais très heureux.

L'année 1870 ayant été très sèche, l'essaimage fut nul ; je fis seulement quatre essaims artificiels et j'espérais beaucoup mieux pour l'année suivante, malheureusement la terrible guerre éclata en juillet 1870. Comme je suis né en 1850, je devais en subir les dures conséquences, ma classe fut appelée à tirer au sort le 9 septembre, et le 2 octobre je partais le cœur bien gros de quitter mes bons parents et aussi mes chères abeilles. Avant mon départ, j'avais eu soin de mettre en bon état d'hivernage mes quatorze ruches, et malgré l'hiver très long et très rigoureux qui a fait tant de mal à nos pauvres soldats misérablement vêtus, manquant de vivres et couchant sur la terre par tous les temps comme je l'ai fait moi-même, toutes mes ruches étaient vivantes au printemps.

En janvier et février ayant été très malade et soigné avec le plus grand dévouement par des sœurs, il me fut impossible de donner de mes nouvel-

les ; mes parents, me croyant mort, firent porter le deuil à mes abeilles en fixant un petit morceau d'étoffe noire à chaque ruche.

L'année 1871 a été des plus favorables aux abeilles, il y a eu des essaims et du miel en abondance, malheureusement je n'ai pu en profiter, j'étais retenu au régiment, fort heureux que mes deux frères fussent renvoyés en mars, car tous deux avaient été appelés ; l'un d'eux se mit à soigner mes abeilles sur les indications que je lui donnais par lettres.

Etant dans l'armée de Versailles au moment de la Commune, il m'a été impossible d'obtenir une permission avant la fin de juin ; je n'avais pas vu mes abeilles depuis le 1^{er} octobre, aussi avant d'entrer à la maison, où nous allions avoir le bonheur de nous revoir tous en bonne santé (car comme moi, mes frères avaient souffert beaucoup pendant la guerre) ma première visite fut pour mes abeilles. J'avais laissé 14 ruches à mon départ, il y en avait 35 à mon retour, toutes lourdes et bien peuplées. Quelques essaims avaient été perdus. Il y avait surtout de magnifiques colonies italiennes, provenant de deux reines que j'avais achetées en septembre 1869 ; depuis je n'ai cessé d'avoir des Italiennes.

Comme on le voit, mes débuts en apiculture ont été bien difficiles ; depuis j'ai eu bien des revers, j'ai perdu notamment mes deux frères qui étaient pour moi de précieux auxiliaires.

On se souvient encore qu'il y a une dizaine d'années la poste refusa le transport des boîtes de reines ; puis, après bien des réclamations et aidé par des personnes influentes, j'obtins le transport, mais au tarif des lettres, soit 0 fr. 15 par 15 gr. pour la France et 0 fr. 25 pour l'étranger. C'était coûteux et il m'était difficile d'expédier par une température basse comme je le fais maintenant en expédiant dans des boîtes de 100 gr. et plus.

Cette demi-mesure ne pouvait me suffire ; un jour j'écrivis moi-même à M. le Ministre de l'Agriculture, qui en référa avec M. le Ministre du Commerce et qui finalement autorisa la circulation par la poste au tarif des échantillons ; j'avais gagné une grande cause, non seulement pour moi, mais pour tous les apiculteurs et j'en remercie encore Messieurs les Ministres.

Maintenant les apiculteurs qui ont besoin de reines les reçoivent à domicile et l'expéditeur n'a que cinq ou dix centimes à payer, suivant le poids et la destination. C'est donc un grand service que j'ai rendu à l'apiculture.

Maurice BELLOT.

FIGARO APICULTEUR

Nous avons reçu la lettre suivante :

Cher Monsieur Bertrand,

J'ai lu avec surprise l'article de M. Crépieux-Jamin au sujet d'un article du *Figaro* signé Serge Basset. Il y était question d'une dizaine de fabriques suisses de faux miel fabriqué avec de vieux torchons. La protestation de M. Crépieux-Jamin était très bien, mais elle appelait une réponse. J'ai eu la naïveté de la chercher dans le *Figaro* pendant deux mois, puis j'ai écrit à M. Crépieux-Jamin pour lui demander si on lui avait répondu. Il n'a pas eu la moindre nouvelle de M. Serge Basset. Cependant quand on a fait une

erreur préjudiciable, par ignorance, ou que l'on a été l'écho de la méchanceté d'un autre, sans le savoir, il est loyal et nécessaire de réparer son erreur ?

Décidément le *Figaro* n'est pas compétent en apiculture ! Il y a quelques années il avait affirmé, avec une belle insouciance de notre art, que de belles et grandes dames du Faubourg St-Germain cultivaient les abeilles et qu'elles les dirigeaient avec un sifflet. Ça valait bien les vieux torchons comme gaffe, mais c'était moins fâcheux.

Croyez, cher monsieur Bertrand, à mes meilleurs sentiments.

Henri SOREL.

SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Résultat des pesées de nos ruches d'observation pendant l'hiver
et en avril et mai 1901

STATIONS		Système de ruches	Force de la colonie	Consomat. du 1 oct. 1900 au 1 avril 1901	Diminution en avril	Augmentation en mai
				Gr.	Gr.	Gr.
Bramois.....	Valais	Dadant	bon. moyen.	8.200	— 3.000	5.200
Ecône.....	»	D.	moyenne	4.000	— 100	1.650
Mollens.....	»	D.-Blatt	faible	7.400	— 2.000	5.300
Bulle.....	Fribourg	Dadant	»	—	—	27.400
La Sonnaz.....	»	D.	bonne	6.300	— 2.000	23.500
La Plaine.....	Genève	Layens	moyen. faib.	5.700	— 2.800	17.200
Baulmes.....	Vaud	D.-Blatt	moyenne	4.600	— 2.200	750
Bournens.....	»	Dadant	bonne	6.650	+ 2.250	12.900 *
Correvon.....	»	D.-Blatt	moyenne	6.000	— 4.400	25.400
Courtilles.....	»	Dadant	forte	?	?	59.200
Panex-sr-Ollon.....	»	D.	bon. moyen.	5.900	— 1.800	3.500
Préverenges.....	»	D.	forte	8.000	— 3.650	28.200
St-Prex a) <i>Trou de vol au S.</i>	»	D.	moyenne	5.100	— 2.300	21.200
b) » » <i>au N.</i>	»	D.	bonne	4.600	— 3.100	25.700
c) » » <i>à l'E.</i>	»	D.	moyenne	4.450	— 1.950	13.250
d) » » <i>à l'O.</i>	»	D.	»	4.100	— 2.400	20.000
Vuibroye.....	»	D.-Blatt	»	6.100	— 1.300	8.400
Belmont.....	Neuchâtel	Dadant	bon. moyen.	6.000	— 3.600	4.000
Buttes.....	»	D.	»	6.500	?	— 1.950
Coffranes.....	»	D.	bonne	4.400	— 5.000	4.800
Côte aux Fées.....	»	D.	»	5 000	— 2.000	3.750
Couvet.....	»	D.	moyenne	6.500	— 400	— 1.400
St-Aubin.....	»	D.-Blatt	bon. moyen.	6.500	— 3.500	950
Les Ponts.....	»	D.-Blatt	bonne	5.950	— 2.200	— 1.450
Cormoret.....	Jura bernois	Dadant	bon. moyen.	6.500	— 400	— 1.100
Chamoson.....	Valais	D.	moyenne	5.700	— 5.100	800
Tavannes.....	Jura Bernois	D.	bon. moyen.			— 500

(*) Cette ruche a essaimé trois fois mais l'essaim a toujours été rendu à la souche.

NOUVELLES DES RUCHERS ET OBSERVATIONS DIVERSES

A Droux, Chapois (Jura), 23 mars. — Les grands froids qui ont sévi en février et mars ont nui énormément à la ponte de la reine et à l'élevage du couvain. En visitant mes ruchers à la fin de février j'ai trouvé, sur le plateau autour du trou de vol, beaucoup de couvain et de jeunes abeilles qui avaient péri faute d'avoir de la chaleur nécessaire.

Heureusement que décembre et janvier ont été beaux et ont permis aux abeilles de sortir de temps en temps ; sans cela beaucoup de colonies auraient été atteintes de dysenterie à la fin de l'hiver, maladie qui n'existe cette année dans aucun de mes ruchers.

L'année apicole sera en retard au moins de quinze jours sur les années ordinaires et il est probable que je ne pourrai guère faire d'essaims artificiels de deux à trois kil. dans la première quinzaine de mai, comme je le fais habituellement.

Cela ne veut pas dire que nous aurons une mauvaise année, car en 1868 le beau temps n'est venu qu'au 1^{er} mai et malgré cela l'année a été très bonne pour l'essaimage et la production du miel, sans cependant égaler 1869, une des meilleures années depuis que je fais de l'apiculture.

Toutes mes colonies sont largement pourvues de provisions qui leur permettent d'attendre le 15 mai et même le 1^{er} juin, ce qui m'épargnera bien des voyages et des soucis.

Prunet (Hte-Garonne), 15 avril. — L'année 1900 n'a pas été bonne pour mes abeilles. C'est la grande luzerne surtout qui me donne le miel et la grande sécheresse de l'été dernier a empêché cette plante de pousser. La moyenne de miel récolté par ruche n'a été que d'environ 7 à 8 kil.

Cette année, après un hiver très doux et humide, nous avons eu février et mars relativement très froids. Les abeilles sont sorties rarement pendant ces deux mois. Les premiers jours d'avril ont été très beaux avec température élevée, les arbres en ont profité pour fleurir et les abeilles pour butiner ; on sentait le soir une forte odeur de miel et on entendait assez bien le bruissement des abeilles. Les provisions laissées aux abeilles au moment de mise en hivernage étaient encore si abondantes que j'ai été obligé d'intercaler quelques cadres vides pour favoriser la ponte. Les froids de février et mars ont empêché les abeilles de développer la ponte et par suite les provisions ont été peu touchées. Au moment le meilleur de la floraison des arbres fruitiers le temps est redevenu froid et pluvieux et depuis le 11 avril les abeilles ne sortent plus. Je n'avais jamais vu la floraison des arbres s'opérer aussi rapidement ; il est vrai que le thermomètre marquait jusqu'à 28° C. au milieu du jour et 12 à 15 pendant la nuit. Si le beau temps eût duré j'aurais déjà fait quelques essaims artificiels ; les précoces sont les meilleurs et l'an passé mes essaims d'avril me donnèrent plus que bien d'autres colonies anciennes, et les colonies déplacées pour faire des essaims artificiels furent celles qui me donnèrent le plus de miel. Je laisse toujours la reine à la colonie déplacée et ne donne pour faire l'essaim artificiel qu'un seul cadre de couvain pris dans une bonne ruche et bien couvert d'abeilles. C'est ce qui me réussit le mieux. Si ces essaims donnent des rejetons je les leur rends et je détruis toutes les cellules de reine restant encore.

Brunet (Aube), 18 avril. — Nous avons une bien vilaine saison ; la ponte des mères ne s'étend guère et pourtant les fleurs nouvelles commencent à se montrer sur les pruniers et sur quelques cerisiers hâtifs. Il est temps que le soleil nous envoie ses chauds rayons et fasse monter le nectar dans les fleurs.

GRAND ÉTABLISSEMENT D'APICULTURE

Fres CIPPA (ci-devant prof. A. Mona), à **Bellinzone** (Suisse italienne)

Reines, essaims, ruches et miel. **Abeilles** seulement de pure race italienne. — Prix modérés.

(Envoi du prix-courant gratis et franco.)

PIPES ET VOILES POUR APICULTEURS

Pipes en bois, doublées fer-blanc, à tuyaux droits, **fr. 1.50.** — Voiles en tulle noir, à larges trous, bonne qualité, **fr. 0.80.** — Envois contre remboursement par **A. Pahud**, apiculteur, à **Correvon** (Vaud).

Prix 1^{re} classe, Genève 1896

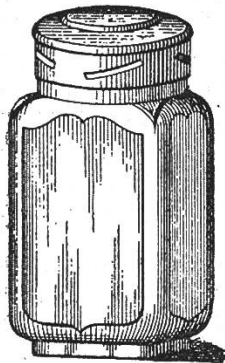
Abeilles italiennes, carnioliennes, du Jura et croisées

P. RUFFY, Delémont (Jura bernois)

	10-20 mai.	20-31 mai.	1 ^{er} -15 juin.	15-30 juin.	Juil.-août.	Sept.-oct.
Mère fécondée . .	Fr. 7.—	6.50	5.—	5.—	5.—	4.—
Essaim de 1 k. . .	» 18.—	16.—	14.—	13.—	12.—	12.—
Essaim de 1 ½ k. .	» 22.—	20.—	16.—	15.—	14.—	14.—

Mères et essaims expédiés *franco* dans toute la Suisse. Caisses à essaims à retourner de suite *franco*. Transport garanti.

Italiennes et carnioliennes importées directement. Je recommande spécialement mes croisées italo-carnioliennes et autres produites avec le plus grand soin d'après un système d'élevage tout particulier. — Rabais du 5 au 10 % suivant l'importance des commandes. — Paiement contre remboursement ou mandat anticipé.



VERRERIE SPÉCIALE POUR LES MIELS

ROUGNON

PARIS — 25, Rue de l'Entrepôt, 25 — PARIS

Pots à miel à pas de vis tronqué, fermeture hermétique

déposée en France et à l'étranger, la seule qui ne laisse pas couler le miel
30 médailles d'or et d'argent, 15 diplômes d'honneur, de grand prix
et de grand prix d'honneur, hors concours et membre du Jury

Envoi franco sur demande du catalogue illustré.

Nota. — Pour les dédommager des frais de douane qu'ils ont à supporter, il sera fait aux apiculteurs suisses, belges, italiens, espagnols, etc. une remise de 10% sur les pots à miel à pas de vis tronqué et de 5% sur tous les autres modèles, à l'exception du n° 5 dont la modicité du prix ne permet aucune remise.

APICULTEURS!!

Vous avez grand avantage à faire vous-même votre cire gaufrée en cire pure d'abeilles avec le

GAUFRIER HAINEAUX

Fabricant à Revin (Ardenne), France. — Instrument solide et très pratique, récompensé d'une médaille d'argent à l'Exposition Universelle de Paris 1900. — Gaufriers à cellules d'ouvrières pour nid à couvain et à cellules de mâles pour sections et hausses.

Envoi franco prix-courant et manière de s'en servir.

GRAND ÉTABLISSEMENT D'APICULTURE

Ruches mères d'abeilles communes, logées dans des ruches en paille, à calottes, élevées et sélectionnées avec le plus grand soin, avec jeune mère et provision de miel suffisante pour atteindre la grande récolte, depuis 15 fr. et au-dessus. Rabais selon l'importance des commandes. — Essaims artificiels depuis le 1^{er} mai; prix très modérés, selon l'époque et le poids. On traite par correspondance. Miel en rayons et miel extrait. — L'expédition est très soignée et le transport garanti. Les envois ont lieu contre mandat-poste ou contre remboursement. S'adresser à **Cyrille Canque**, apiculteur à **Champagnole**, Jura, France.

ED. WARTMANN, Bienne (Berne)

CIRE GAUFRÉE, « Nouveau procédé Weed » de la fabrique **Palice & Co**, en trois épaisseurs. — Ruches, outillage, bocaux et boîtes à miel. — Jolies étiquettes à miel (chromos en deux langues). — Envoi du prix-courant sur demande.